



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides
819 623-1900

Souvenirs d'autrefois

Cyrille Lafontaine : homme d'action à Ferme-Neuve (1)

Voici un bref historique...



Voici Luce et Cyrille immortalisant leur union. Admirez la robe de la mariée et appréciez la mise en scène : le moment est solennel.

Un de mes arrière-grands-pères se nomme Cyrille Lafontaine. Il a vécu à Ferme-Neuve aux environs de 1898, jusqu'à son décès survenu le 17 décembre 1924, à l'âge de 80 ans. Le 4 juillet 1864, à l'âge de 20 ans, il épouse Luce Moncion, 18 ans. La noce a lieu à Orléans, ville à majorité canadienne-française, alors située dans la banlieue de Bytown, devenue Ottawa. Luce accouchera dix fois : ma grand-mère Lucia fut sa 1^{re} fille et le 4^e enfant de la fratrie.

Le couple Lafontaine-Moncion habite à différents endroits avant de s'établir définitivement à Ferme-Neuve. On les retrouve à Angers près de Buckingham dans l'Outaouais, puis à Notre-Dame-du-Laus, plus au nord sur la rivière du Lièvre. Cyrille laisse sa marque dans ce village que les époux habitent pendant quelques décennies. Ayant probablement réalisé des études avancées pour l'époque, il occupe le poste de secrétaire-trésorier de ce hameau de

1884 à 1886, mais d'après le témoignage des anciens (le 1^{er} livre des minutes ayant brûlé), Cyrille aurait détenu ce poste depuis 1876, lors de son arrivée. Quelques années plus tard, il s'implique en politique en devenant maire de 1890 à 1892. Il y exploite un hôtel. De plus, il détient plusieurs lots dans les cantons de Wells et Bigelow. En 1883, il est nommé « juge de paix » pour sa région par le lieutenant-gouverneur. Il est élu « commissaire d'école » en 1877 et probablement jusqu'en 1889, année où il est réélu en « remplacement de lui-même », selon l'article du journal.

Sur les conseils de son ami le curé Eugène Trinquer de Notre-Dame-du-Laus et de son fils aîné Léonard, Cyrille achète la « Ferme de la Montagne » située à proximité de la Montagne du Diable : cette ferme y a été établie par la compagnie MacLaren, vers le milieu du siècle.

Peu de temps après l'achat de la ferme, à l'âge de 18 ans, Léonard est le premier à habiter la maison existante « La Concerne » et à gérer la vaste ferme. Quelques années plus tard, il épouse Marthe Guérin, la fille de Joseph Guérin, un des pionniers de Kiamika. Le couple y élève onze enfants. Cette bâtisse existe toujours. Pendant la saison estivale, les gens peuvent visiter cette propriété devenue « site patrimonial ».

Cyrille s'installe définitivement dans le canton Pope après l'édification d'une grande maison confortable, construite par son fils Léonard et autour de laquelle prendra forme le village de Ferme-Neuve, érigé en municipalité en 1901 sous le nom de « Municipalité des cantons unis de Wurtele-Moreau-Gravel ».

Par Réjeanne Leblanc
Recherche : Gilles Guénette

En 1913, la paroisse possède six moulins à scies, deux moulins à farine, quatre fromageries, une tannerie, cinq magasins, une manufacture de portes et de châssis. Il s'y trouve une église construite en 1905, cinq écoles fréquentées par 250 enfants, un médecin, un cercle agricole, un bureau de télégraphe et le téléphone.

Magnan Hormidas : Monographies paroissiales





Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides
819 623-1900

Souvenirs d'autrefois

Cyrille Lafontaine : homme d'action à Ferme-Neuve (2) ...un bref historique...



Cette coquette maison est celle que Léonard a fait construire pour son père Cyrille. On y aperçoit Luce et Cyrille, ainsi qu'un de leurs petits-fils. Cette photo a probablement été prise entre 1915 et 1920. À l'époque, des photographes itinérants battaient la campagne à la recherche de gens aisés qui acceptaient de poser dans des situations du quotidien. C'est par force majeure et avec crève-cœur que son propriétaire a dû démolir cette belle centenaire en 2009.

Cyrille est né en 1844 à St-Martin, Laval. Dans l'annuaire de 1871 du petit village d'Angers, situé dans la paroisse de l'Ange-Gardien, canton de Buckingham, on y apprend qu'il est fermier. Il est âgé de 27 ans. C'est beaucoup plus tard, vers la cinquantaine, qu'il viendra s'établir définitivement à Ferme-Neuve, comme fermier d'abord, puis comme homme d'affaires et homme politique.

Étrangement, selon l'acte 1666 du district de Papineau, le 29 mai 1899, environ une année avant d'acheter officiellement le lot 53 du canton Pope, propriété de son ami le curé Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus, il vend pour « une piastre courante », un terrain d'une superficie de 10 arpents (8,5 acres), à l'Archevêque Thomas Duhamel, qui signe le contrat

En 1913, on demande un notaire, un voiturier, un tailleur, des menuisiers, des charpentiers, un cordonnier, un maçon, un boucher, un boulanger, un sellier et des marchands. Depuis l'an dernier, une banque y a été installée. C'est un centre d'avenir.

Magnan Hormidas,
Monographies paroissiales

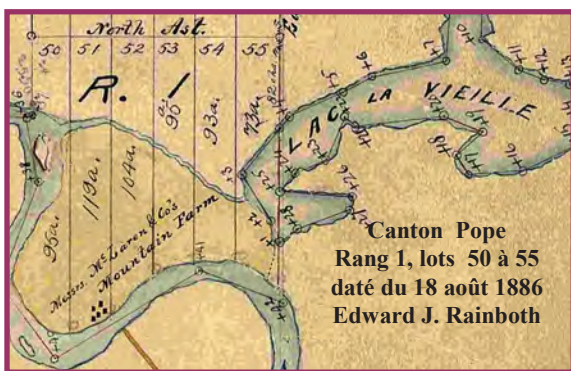
au nom de la Corporation Épiscopale Catholique Romaine d'Ottawa; ce terrain, Cyrille n'en est pas légalement propriétaire. Aujourd'hui, nous y retrouvons entre autres : l'église, le presbytère, des écoles et le centre sportif. Dans ce contrat, comme dans presque tous les autres contrats de vente de terrain – ils seront très nombreux – Cyrille fait inscrire ce qui peut faire sourire aujourd'hui : « L'acquéreur sera tenu de se clôturer son terrain à ses propres frais et dépens ». Il faut se rappeler qu'à cette époque, la plupart des colons possédaient des animaux de ferme : vaches, cochons, poules, etc.

L'acte 3093 du district de Papineau, du 22 mars 1900, vient valider l'acte précédent. Cyrille achète sept lots appartenant au curé Trinquier – qui les a obtenus probablement de la C^{ie} James MacLaren. Il s'agit des six lots 50 à 55 rang 1, canton Pope; plus le lot 4 rang A, canton Gravel. Le montant de la transaction est de 1600 \$, payable en huit tranches de 200 \$, sur huit années consécutives. L'avenir montrera que Cyrille vient de réaliser un coup de maître : de fermier prospère, il deviendra un entrepreneur visionnaire.

Un acte, passé devant notaire le 27 août 1900, nous apprend que Cyrille régularise les transactions précédentes en achetant ses lettres patentes du Ministère des Terres, Forêts et Pêcheries, pour un montant de 165 piastres et 90 centins. La superficie des lots du canton Pope est considérable, plus de 550 acres. Il s'en suivra des dizaines et des dizaines d'actes de ventes de terrains légalement enregistrés. Grâce à lui, les notaires du coin n'ont pas chômé.

Presqu'exclusivement, grâce à Cyrille, Ferme-Neuve est formé d'une mosaïque de terrains découpés dans ses six lots du canton Pope.

Par Réjeanne Leblanc
Coauteur : Gilles Guénette





Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides
819 623-1900

Souvenirs d'autrefois

Cyrille Lafontaine : homme d'action à Ferme-Neuve (3) ...un bref historique...



Luce Moncion, l'une de mes quatre arrière-grands-mères, l'épouse de Cyrille.

On retrouve le nom de Cyrille Lafontaine dans le recensement de 1901 du canton Pope. Il est âgé de 57 ans. Son fils cadet Joseph est célibataire et il habite la maison paternelle. Quant à Léonard, l'aîné, il occupe la ferme la Concerne avec sa jeune famille. Tous trois s'identifient comme des cultivateurs. On note aussi la présence de son gendre Adolphe Leblanc récemment installé, sinistré du grand feu de Hull de 1900 : il est voiturier de métier. Voici leurs gages pour l'année : Cyrille, 3500 \$; Joseph 500 \$; Léonard 800 \$ et Adolphe 900 \$. Chose rare à l'époque, les quatre hommes peuvent lire, écrire, parler anglais et français.

En consultant les minutes de M^e Guy Alphonse, notaire à Buckingham, on apprend que Cyrille habite encore Notre-Dame-du-Laus en 1894, car le 15 octobre, il effectue une vente à un dénommé Émery St-Hilaire. Le document existe, mais il n'est pas encore disponible sur le site de BAnQ. Vend-t-il ses propriétés avant de déménager dans le canton Pope? C'est fort pro-

bable. Dans un article du journal Le Flambeau de 1954, lors du cinquantième de l'érection canonique de la paroisse 1904-1954, le journaliste Fernand Simard écrit : « La famille Lafontaine vint s'établir définitivement à Ferme-Neuve vers 1895 ». Joseph Lafontaine, le fils cadet de Cyrille était président du comité d'organisation.

En 1898, un anonyme écrit : « M. Lafontaine a 40 bêtes à cornes, qui lui rapportent annuellement mille livres de beurre, au prix de 30 à 35 sous la livre. Ces prix semblent exorbitants, à distance; mais ils ne le sont pas dans cette région, où les communications sont encore difficiles... »

À la même époque, dans un article du journal La Presse de mai 1898, le journaliste décrit la ferme : « On y compte 350 arpents de terre en pleine culture et cette année M. Lafontaine a ensemencé 100 arpents de foin, autant en avoine, et le reste en orge, pois, sarrasin, et légumes divers. Le "stock" de la ferme comprend 45 bêtes à cornes, 12 chevaux de trait, 20 moutons, autant de porcs et quelques centaines de volailles. Eh bien! Pour se rendre à la Ferme-Neuve, il n'y a pas l'ombre d'un chemin ».

En été, le seul chemin praticable est la rivière du Lièvre à parcourir en canot d'écorce pour les personnes, les denrées et la poste; en hiver, c'est avec un attelage de cheval sur les chemins de glace entretenus par les marchands de bois. Tôt le matin, à la barre du jour, embarquons-nous avec Léonard et parcourons en canot les 50 km pour aller quérir la poste à Kiamika, chez J. Guérin, le père de sa future épouse Marthe. Il faut des bras solides, mais aussi un courage exceptionnel. À vous d'imaginer le trajet d'hiver...

Par Réjeanne Leblanc
Coauteur : Gilles Guénette

Assis : Simone,
Léonard, Gabrielle,
Marthe, Firmin.
Debout : Marie-Anna,
Gérard, Bernadette,
Aurèle, Thérèse,
Arthur, Blanche.



Famille de Marthe et Léonard



Chronique HISTORIQUE

Réjeanne Leblanc (Gilles Guénette co-auteur)



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Cyrille Lafontaine: homme d'action à Ferme-Neuve (4)



Voici la maison de Joseph Lafontaine construite vers 1909. Elle existe toujours au coin de la 12e rue et 12e av., Ferme-Neuve. La maison de Cyrille était située à gauche, tout près de la rivière du Lièvre. (Photo

SHGHL – L001-S6-D05-P06)



Voici une magnifique photo de Joseph Lafontaine et Ludivina Piché dans une posture étudiée et solennelle (Photo SHGHL

– Coll. Famille Lafontaine)

tout le long de la rive jusqu'à l'embouchure de la petite rivière, environ 6 km.

Là, je m'arrête et je laisse la plume au journaliste du journal *Le Canada Français*: « Au lieu de ralliement, l'intrépide colon de la Ferme-Neuve, Cyrille Lafontaine, a reçu les voyageurs à bras ouverts. Il avait à la disposition de ces derniers, un grand «boat de cage» à six rameurs. Tous ont repris le large, illuminés par les grands feux allumés par Lafontaine ».

Cyrille avait prévu, non pas l'incident des canots, mais un moyen de transport plus confortable pour le premier ministre et son escorte. Il a probablement descendu la Lièvre de la Ferme-Neuve jusqu'à l'embouchure de la petite rivière du lac des Îles avec six intrépides compagnons rompus à l'exercice, un parcours d'environ 55 km. Un beau coup d'éclat qui va le mettre sous les projecteurs de la politique au niveau régional.

Si Cyrille est cultivateur avant tout, on peut affirmer qu'il est tout autant un citoyen impliqué dans son milieu; un entrepreneur et un homme d'affaires averti, ainsi qu'un habile politicien.

Cyrille est un homme d'affaires avisé et visionnaire. En consultant le Registre foncier du Québec, on trouve des dizaines et des dizaines de transactions de vente de terrains découpés dans ses lots. La municipalité de Ferme-Neuve s'est érigée principalement sur ses lots du rang 1 du canton Pope. D'ailleurs, plusieurs de ses descendants vont marcher dans ses pas, principalement Joseph.

Un événement survenu lors de la visite du premier ministre Félix-Gabriel Marchand à l'été 1899 peut servir d'exemple pour illustrer son flair de politicien. Après avoir assisté à la bénédiction de la cloche de l'église de Nomingue, le premier ministre et ses compagnons de voyage se mettent en route vers le Rapide-de-l'Original qu'ils atteignent après une halte de quelques heures à Kiamika. En réponse à une invitation du député du comté d'Ottawa, C. B. Major, les voyageurs ne vont pas se rendre à la Ferme-Neuve, ils vont plutôt bifurquer vers le lac des Îles, que le journaliste ébahi qualifie de « mer intérieure ». Le trajet du retour doit s'effectuer par la descente de la Lièvre en canot jusqu'à Buckingham, et de là boucler la boucle au point de départ de Montréal, mais cette fois en wagon.

Vers 1910, à l'âge respectable de 65 ans, Cyrille vend la majeure partie de son domaine à ses deux fils, Léonard et Joseph. Selon les actes de vente, chacun devra déboursier 1 500\$. De plus, ils s'engagent à « ... fournir et livrer, dans le cours du mois d'avril, au vendeur et à son épouse actuelle, Lucie (sic) Moncion, au domicile de ces derniers et jusqu'au décès du dernier mourant d'eux, dix cordes de bois de chauffage, en merisier, de deux pieds de longueur. » Lors du recensement de 1911, Cyrille se déclare rentier. 71

Malheureusement, lors du parcours entre le lac des Îles et la rivière du Lièvre, des canots ont touché le fond et crevé. Certains visiteurs ont dû marcher



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Réjeanne Leblanc
(Gilles Guénette co-auteur)

Cyrille Lafontaine: homme d'action à Ferme-Neuve (5)

Été 1901, à l'instar du premier ministre Félix-Gabriel Marchand, le ministre de la colonisation Lomer Gouin, accompagné de plusieurs journalistes, effectue sa tournée d'inspection des cantons du Nord-Ouest. Il mène l'excursion plus loin sur la Lièvre, jusqu'à la Ferme-Neuve. Les journalistes accompagnateurs, des gens sensibilisés à l'instruction du fait de leur profession, constatant d'une part le grand nombre d'enfants sans école et d'autre part la pauvreté des colons, décident d'organiser des soirées bienfaitrices afin de subventionner la construction d'une école. De retour dans leur milieu respectif, les journalistes tiennent parole.

Voici une liste de quelques spectacles dont les profits sont versés à la construction de l'école : une soirée musicale à St-Jérôme; le drame « La Prière des Naufragés » au Théâtre National Français; la revue « Paris-Montréal » à St-Jérôme; l'opérette « La Femme à Papa » au Théâtre de la Gaieté et un numéro avec quatre artistes de Paris au Monument National. La variété des genres est remarquable et le succès tout autant.

Si parmi l'ensemble des villages de la région, c'est la Ferme-Neuve qui reçoit la principale attention des journalistes, on peut affirmer que c'est grâce à Cyrille. Les journalistes l'ont pris en grande affection, comme le montrent leurs écrits. L'un

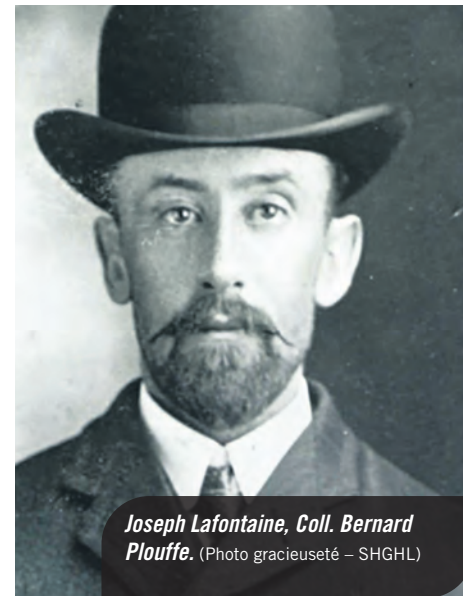
d'eux annonce qu'une maisonnette sera érigée, en priorité pour eux, sur les bords du « lac de la Vieille », qui portera désormais le nom de « lac des Journalistes ». Il ajoute « ... M. C. Lafontaine, le papa des journalistes, s'est engagé à la construire lui-même cet automne. » Détails intéressants, il vante les qualités du lac : « La pêche y est très abondante; l'on y trouve le doré, le maskinongé, et jusqu'aux huîtres d'eau douce que beaucoup de colons trouvent délicieuses. » Mais l'éloge le plus flatteur est : « M. Cyrille Lafontaine [...], est l'un de nos cultivateurs canadiens-français les plus patriotes et les plus intelligents que l'on trouve dans le nord-ouest de notre ville ».

Lors de l'inauguration de l'École de la Ferme-Neuve en décembre de la même année, au nom des Colons de la Ferme-Neuve, dans l'édifice de l'école, Cyrille présente un long discours de remerciement à l'endroit des journalistes grâce à qui l'école est construite. Il profite de cette tribune pour leur demander d'agir comme mandataires auprès des politiciens pour l'extension du chemin de fer de Labelle jusqu'à la Lièvre, ainsi que des chemins de colonisation, l'arpentage et la délimitation de certains cantons et enfin l'application précise des lois existantes pour assurer de bonnes relations et faire contrepoids au pouvoir des marchands de bois qui exploitent la forêt... et les colons.



Léonard Lafontaine, Livre du 100e.

(Photo gracieuseté – SHGHL)



Joseph Lafontaine, Coll. Bernard Plouffe.

(Photo gracieuseté – SHGHL)

À cette occasion, Cyrille et Luce reçoivent plus d'une cinquantaine de personnes à dîner : des journalistes bien sûr, mais aussi les maires de la Ferme-Neuve, du Rapide-de-l'Original, de Kiamika et de Nominique, sans oublier les curés et de nombreux notables de ces villages. On note la présence de J. B. Maccadoni, un Algonquin.

L'implication citoyenne de Cyrille dans sa région fut notable. Soulignons qu'il fut conseiller municipal, juge de paix, marguillier, commissaire d'école. Il fut représentant du canton Pope à la Chambre Syndicale pour la protection des droits des colons. En 1916, il fut l'émissaire de Ferme-Neuve pour l'obtention d'un Bureau d'enregistrement à Mont-Laurier, obtenu en 1918. 2^h



Chronique HISTORIQUE

Réjeanne Leblanc (Gilles Guénette co-auteur)



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Mes grands-parents

Adolphe Leblanc et Lucia Lafontaine (1)

RÉJEANNE LEBLANC (AUTEURE) & GILLES GUÉNETTE (COAUTEUR)

Lucia est la première fille de la famille Lafontaine. Elle épouse Adolphe Leblanc le 2 septembre 1894 à Notre-Dame-du-Laus, petit village situé sur les bords de la rivière du Lièvre. Le couple s'installe au 38, rue Victoria, à Hull. Le métier d'Adolphe est charron (carrossier). Comme 3 000 Hullais, lors du terrible incendie du 24 avril 1900, le couple se retrouve à la rue avec leurs deux jeunes enfants. Voyant la situation précaire de cette jeune famille, Cyrille, déjà propriétaire de la ferme Neuve de la montagne, invite son gendre et sa fille à venir s'établir dans ce nouveau coin de pays, où tout est à faire. Il leur fait don d'un premier terrain pour une scierie et un deuxième pour la construction d'une maison, afin d'y loger cette famille éprouvée.

C'est le début de la belle histoire des Leblanc-Lafontaine. Une famille de onze enfants, dont huit survivent, sept garçons et une fille. Irène, la seule fille, passe les 24 premières années de sa vie à la maison. Elle est le bras droit de grand-maman Lucia, puisque les naissances se succèdent aux deux ans, jusqu'en 1916, année

de naissance de mon père Adrien, le benjamin de la famille.

Le plus vieux, Stanislas, poursuit des études à Rigaud, puis il revient à Mont-Laurier avec l'ouverture du Séminaire St-Joseph. Certains de ses frères font quelques années du cours classique. Durant la saison d'été, ils aident Adolphe à la scierie, afin de compléter l'équipe d'employés saisonniers, puisque les opérations durent huit mois, d'avril à novembre. Sur les photos de famille, lorsque les garçons sont célibataires, ils semblent profiter pleinement de la vie. Nous remarquons leur habillement: habits, cravates et chemises blanches. Nous les retrouvons toujours bien mis, comme endimanchés: que ce soit à la pêche, en promenade en chaloupe, etc. Grand-maman Lucia et tante Irène voient à l'entretien de ces vêtements, c'est la coutume vestimentaire à l'époque. Stanislas est télégraphiste, il fait ses débuts à la gare de Mont-Laurier. Les autres exercent différents métiers: commerçant, représentant vendeur. Émile est militaire. Les deux plus jeunes, Cyrille et Adrien, deviendront propriétaires de la scierie.



Adolphe et Lucia, en 1894, dans une pose digne d'un tableau.

(Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)



Mère Marie Robert.

(Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)



Voici la première scierie construite par Adolphe en 1901 à l'entrée sud de Ferme-Neuve. Elle sera fonctionnelle pendant environ 50 ans et fournira du travail à une dizaine d'employés. La force motrice sera produite par de la vapeur d'eau comprimée dans une immense bouilloire à partir de la combustion de rebus de bois.

(Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Réjeanne Leblanc

Gilles Guénette co-auteur

Mes parents

Adrien Leblanc et Laurette Daviault (2)

RÉJEANNE LEBLANC (AUTEURE) & GILLES GUÉNETTE (CO-AUTEUR)

Nous sommes en 1940, la guerre fait rage en Europe. À Ferme-Neuve, les deux fils d'Adolphe, Cyrille et Adrien, opèrent la scierie depuis quelques années. Ma grand-mère Lucia, gravement malade, décède en 1941 à l'âge de 69 ans. En 1944, Adolphe, âgé de 77 ans, vend sa scierie à ses deux fils. L'avenir de la scierie et des deux familles est assuré.

Mes parents Adrien et Laurette se marient à Mont-Laurier en 1942. Événement inusité, le mariage est célébré à 6 heures du matin, à la cathédrale. Mais pourquoi se marier si tôt le matin, demanderez-vous? C'est qu'après un vin d'honneur et une courte cérémonie, le jeune couple n'ayant pas de voiture doit prendre le train de 8 heures pour leur voyage de noces. Le prix du billet pour Montréal est de 4,50\$ par personne. Quelle aubaine, vous vous dites! En valeur de l'époque, ce n'est sûrement pas une aubaine.

Rendu à Montréal, le voyage se poursuit jusqu'à Québec, toujours en train. Après une courte visite à Stanislas, le frère d'Adrien, télégraphiste et chef de gare à Pont-Rouge, le couple revient à Montréal par bateau. De là, ils prennent le train jusqu'à Maniwaki en passant par l'Outaouais, avec un arrêt

à Ottawa. Si la voie ferrée arrive à Mont-Laurier en 1909, elle existe depuis 1904 à Maniwaki. Le trajet Maniwaki-Mont-Laurier se fait en taxi. Pour obtenir un tarif de 3\$, il faut embarquer plusieurs passagers. Pour l'époque, parcourir cette immense distance en train, bateau et taxi est un véritable marathon, car ce voyage de noces est bouclé en onze jours. Adrien doit être de retour au travail le lundi matin. En ce temps lointain, pour de jeunes mariés, effectuer un pareil voyage tient plus à l'exception qu'à la règle.

Je nais onze mois après le voyage de noces de mes parents. À cette époque, le nombre de mois écoulés entre le jour du mariage et le jour de la première naissance est rigoureusement calculé, car l'Église veille au grain, pour ne pas dire au péché. Puis, coup sur coup arrive la naissance de Micheline suivie de près par celle de Pauline. Laurette ne chôme pas avec ses trois bébés: un mois, un an et deux ans.

Laurette possède des doigts de fée. Elle est une couturière très habile, dextérité héritée de sa mère et sa grand-mère. Ce savoir-faire, elle le transmettra à ses cinq filles. En plus de tenir maison, ma mère coud et tricote énormément. Les salaires sont bas et les gens recyclent beaucoup. Ma mère ne fait pas exception. Par exemple, elle



La mode est devenue plus sobre tout en étant élégante. La robe blanche n'est pas encore en vogue.

(Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)

découd les vêtements d'adulte et les recoupe pour confectionner des robes pour ses fillettes. Elle taille des taies d'oreiller dans les sacs blancs de farine. Ce tissu est adouci par plusieurs lavages, puis enjolivé de fines broderies, avec un rendu artistique. Il n'y a que la laine qui est achetée pour les bas et les petites robes tricotées ou crochétées.

Le travail de papa débute très tôt le matin et la journée se prolonge tard en soirée pour préparer les billots qui seront sciés le lendemain. Adrien



Pauline, moi et Micheline sur la galerie de la maison familiale. Nous portons des vêtements confectionnés par Laurette. Quant à la poussette, c'est Adrien qui l'a fabriquée. Il a transmis son savoir-faire en menuiserie à ses fils Ghislain et Yvon qui aujourd'hui sont de très habiles menuisiers. (Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)

est toujours présent aux repas. Il n'a qu'à traverser le ruisseau des Journalistes par une passerelle, située juste à l'entrée sud de Ferme-Neuve.



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Réjeanne Leblanc

Adrien Leblanc et Laurette Daviault (3)

Les enfants

RÉJEANNE LEBLANC (AUTEURE) ET GILLES GUÉNETTE (COAUTEUR)

Nous sommes en 1950. C'est la rentrée scolaire des trois filles Leblanc: Réjeanne, Micheline et Pauline. Le transport scolaire n'existe pas encore. Pour se rendre à l'école, nous marchons un mille les allers-retours, les matin, midi et soir. Nous longeons la route 35, aujourd'hui la route 309. Ce n'est pas très sécuritaire pour des enfants de nos âges, mais il n'y a pas d'autres alternatives. Les plus âgées veillent sur les plus jeunes. Heureusement que lors des grands froids de l'hiver, nous avons la permission de dîner à l'école. Curieuses, nous plongeons dans cette nouvelle vie de plus en plus passionnante.

Notre grand-père Adolphe Leblanc décède en 1951. Nous perdons un être très cher, un beau vieillard aux cheveux tout blancs. Pendant des années, il est notre gardien et notre guide; ses décisions sont les nôtres. Quel régal que son sandwich aux biscuits soda. Voici la recette: un premier biscuit garnit d'une riche couche de beurre, elle-même recouverte d'une épaisse couche de sucre brun, puis un deuxième biscuit pour fermer le tout. Enfin, une forte pression sur les biscuits pour que l'assemblage soit bien collé. Miam-miam! Quel plaisir!

À l'automne vient la corvée du bois de chauffage. Patiemment, Adolphe supervise notre travail qui consiste à jeter les bouts de bois à la cave. Quel malin plaisir nous avons, avec notre cousine Nicole, à le faire sursauter lors de ses siestes quotidiennes. Généreux, il ne nous en tient pas rigueur.

Ghislain, qui a quatre ans, voit naître un petit frère, Yvon. La descendance de la famille Leblanc semble assurée. C'est comme si nous les filles nous ne comptons pour rien. Quatre ans entre deux grossesses, c'est beaucoup pour l'Église du temps. Lors de la confession ou de sa visite de paroisse, le curé du village s'inquiète de l'espacement des grossesses de ma mère Laurette. Elle ne lui dit pas toute la vérité. Et tout le monde s'en porte mieux.

Ma mère est une femme émancipée. Déjà dans les années 50, elle possède son permis de conduire. Femme de tête, elle administre la comptabilité de la scierie. Femme de caractère, elle collecte les clients qui ne payent pas leur bois de chauffage.

Les revenus générés par le travail à la scierie doivent être assez élevés pour que les deux familles propriétaires puissent survivre tout l'hiver. Il y a le revenu du bois de construction



Adolphe et ses petits-enfants: Réjeanne, cousine Nicole, cousin Roger, Ghislain, Pauline et Micheline. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)

scié pour les compagnies, plus celui produit pour les habitants du village. À cela s'ajoutent des bénéfices supplémentaires tirés de la vente des résidus de planche appelés « croûte », c'est-à-dire l'écorce des billots. Cette « croûte » est coupée en longueurs de quatre pieds et vendue comme bois de chauffage. Tout ce qui sort de la scierie est récupéré, comme les blocs (bouts de planches) et le bran de scie. Déjà en ce milieu de siècle, il y a de la récupération, rien ne se perd.

Diane naît en décembre 1953. Y a-t-il une faille dans le système de contraception? Probablement, mais personne ne peut répondre. Après dix ans, Adrien et Laurette ont maintenant six enfants dont quatre filles et deux garçons. Nous occupons toutes les pièces de cette grande maison. 7



Chez nous, la « croûte » n'est pas jetée en vrac. Un homme a pour unique job de la couper en longueur de 4 pi, comme la « pitoune ». Ensuite, elle est « cordée » méticuleusement sur des distances immenses, comme le montre la photo ci-jointe.

(Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)



Chronique HISTORIQUE

par Réjeanne Leblanc



Adrien Leblanc et Laurette Daviault (4)

La vie familiale

PAR RÉJEANNE LEBLANC (AUTEURE) ET
GILLES GUÉNETTE (COAUTEUR)

Nous avons une enfance heureuse. Comme nous n'avons pas de voisins immédiats, sauf la cousine Nicole, nous sommes inventifs dans nos jeux. Pour nous les filles, les jours de pluie sont consacrés à l'habillage des poupées. Ces poupées, nous les découpons dans les catalogues Sears, Eaton ou Dupuis. Ensuite, il faut trouver des vêtements à leur taille et à leur forme; cela prend une bonne partie de la journée. Il ne faut pas oublier les chapeaux confectionnés avec les journaux. C'est ainsi que nous faisons nos premiers pas dans le monde de la mode.

Les jours de beau temps, nous dressons un magasin à la fenêtre de la cuisine d'été, avec tout ce que nous trouvons dans cette pièce. D'autres fois, les fentes de la galerie nous servent de présentoir de fleurs sauvages récoltées dans les champs. Le soir venu, les fleurs assoiffées et flétries sont jetées. Parfois, la journée s'achève par une bonne bataille d'oreillers.

Comme maman s'adonne au tricot, chaque fillette a le sien. Il en va de même pour la broderie, un art pour lequel j'ai développé une grande passion. Vers la fin de l'école primaire, le tricot est au programme. Comme nous avons une longueur d'avance sur nos compagnes, nous devenons de



À l'avant, Yvon, Ghislain et Diane. À l'arrière, Micheline, Réjeanne et Pauline. Nous portons tous des vêtements confectionnés par notre mère Laurette. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)

jeunes professeurs. Les samedis, nos amies du village viennent tricoter à la maison.

Très tôt, nous apprenons à participer à l'entretien de la maison. Il y a la préparation des repas. Le lavage des vêtements exige un bon triage des couleurs. Pour étendre le linge sur la corde extérieure, il faut respecter la règle des grands morceaux en premier et terminer par les débarbouillettes. Ainsi, les gens qui passent sur la route peuvent admirer notre chef-d'œuvre.

L'hiver, nous glissons dans la côte à Leblanc avec nos amies. Détrempés, tous nous entrons à la maison pour sécher pantalons, bas et mitaines. Avec la famille Lachaîne, nous partageons une grande patinoire sur une baie du ruisseau des « Journalistes ». C'est ainsi que leur fils Jean-Luc est devenu le meilleur gardien de but de Ferme-



Laurette, modiste, est entourée de mes sœurs Pauline et Micheline. Chacune porte un chapeau créé par maman. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Réjeanne Leblanc)

Neuve. Que de souvenirs! Nous avons la chance d'être scolarisés jusqu'à la dixième année dans notre village. Pour des études plus avancées, nous devons aller à Mont-Laurier ou ailleurs. Pendant 24 ans, filles et garçons partageons la même école. Avec l'arrivée des Frères de l'Instruction Chrétienne et la construction du collège pour les garçons, les deux cours d'école sont séparées par une clôture haute de six pieds. Les religieuses exercent une grande surveillance, car il nous est interdit de parler aux garçons.

Cinq années passent après la naissance de Diane, nous sommes en 1958 et un nouveau bébé naît, Louise. Pour les quatre adolescentes que nous sommes, c'est un véritable cadeau tombé du ciel... une poupée vivante. Chaque jour nous mettons nos cours de couture en pratique et lui confectionnons une nouvelle robe. Maman apprend le métier

de chapelière et confectionne des chapeaux pour sa clientèle de Ferme-Neuve. La mode des chapeaux change, Laurette aussi. Elle développe une nouvelle passion pour la fourrure. Elle tanne elle-même les peaux de toutes sortes de bêtes, des plus petites aux plus grandes. Elle coud, répare, confectionne tout ce qui peut rapporter des sous, jusqu'à l'âge respectable de 80 ans.

Quant à Adrien, après son emploi à la scierie, et celui de concierge à l'école de Ferme-Neuve, il bricole des tas de choses utiles et inutiles dans son atelier.

Depuis l'arrivée de nos grands-parents Adolphe et Lucia en 1900 à Ferme-Neuve, leur famille est rendue à la sixième génération. 71



Chronique HISTORIQUE

par Carmen Duffy



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Marie Thérèse Carmen Duffy (1/8)

Mes premiers souvenirs d'enfance

Je suis née près de Mont-Laurier le 9 août 1927, mon nom de baptême est Marie Thérèse Carmen Duffy. J'ai été baptisée à la belle cathédrale de Mont-Laurier qui aujourd'hui est passée au feu.

Mes parents se nomment Albina Prud'homme et Patrick Duffy. Je suis la plus jeune de la famille, nous sommes trois enfants. Ma sœur Florence a un peu plus de trois ans que moi et mon frère Lionel, un an de plus.

Mes parents avaient une très belle ferme au petit Lac Desabrais entre Mont-Laurier et le lac des Écorces. Mon père décide de vendre la ferme et achète l'hôtel Léger à L'Annonciation où ma mère travaille beaucoup. Pour économiser sur les employés, elle fait le ménage et elle excelle au repassage. Mon père fait le taxi avec son cheval et sa cariole pour amener les voyageurs du train jusqu'à La Macaza.


Même si j'étais très jeune, je me souviens qu'à l'hôtel il y avait un cuisinier qui me prenait dans ses bras et m'amenait à la cuisine pour manger des beurrées de beurre que j'aimais tant. C'est le seul souvenir que je garde de l'hôtel.

Voilà que ma mère est enceinte et accouche du petit Patrick. L'enfant est malade, il entre à l'hôpital Ste-Justine pour y décéder.

Le petit Patrick est enterré au cimetière de L'Annonciation.

Ma mère de plus en plus malade, mon père décide de vendre l'hôtel et d'acheter un garage à Val-Barette. En face de chez-nous demeurait le docteur Hélié, c'est lui qui soigne ma mère. Je joue souvent avec ses enfants dans un beau kiosque qui n'existe plus aujourd'hui. Madame Hélié est vraiment bonne avec les enfants et elle m'aime beaucoup. Le docteur amène les enfants du village dans sa petite auto au lac Vert à Val-Barette et nous promène en chaloupe.

Une fois, en traversant la rue pour aller jouer chez le docteur Hélié, comme je ne regardais pas, je me fais frapper par une auto: fracture du crâne. Le docteur Hélié me soigne. Il faisait de tout, il cousait la tête et arrachait les dents.

Ma mère décède le 26 décembre 1931. J'ai un peu plus de 4 ans. Je me souviens du matin où ma mère est décédée. Je cours pour sauter dans son lit, elle ne me répond pas. Je cherche ma sœur Florence et mon frère Lionel; ils sont dans l'escalier et pleurent. Je ne comprends pas trop. Par la suite, beaucoup de monde dans la maison tous habillés de noir. Je vois ma mère exposée dans un petit salon à droite. Ce dont je me souviens surtout c'est la senteur des cierges qui brûlaient. 



Nous posons Florence, Carmen et Lionel sur le perron de l'hôtel Léger. On distingue à peine Patrick dans l'encadrement de la porte. (Photo gracieuseté – Coll. Carmen Duffy)



Nous voici les trois enfants lors d'une baignade dans le lac Desabrais, qui depuis 1968 se nomme Limoges. Des gens de la région continuent de l'appeler lac des Soucy, nom de la famille qui a habité notre maison.

Photo gracieuseté – Coll. Carmen Duffy)



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

par Carmen Duffy

Marie Thérèse Carmen Duffy (2/8)

Moutonne au beurre

Les trois enfants se retrouvent bien seuls. On s'en va rester chez mon grand-père Amable Prud'homme, le père de ma mère, sur une montagne dans un petit « shack » en bois rond. Je revois encore les « beds » de planches à deux étages avec des branches de cèdres comme matelas. Mon grand-père m'aimait bien.

Je mange des rôties avec beaucoup de beurre ce qui m'a valu le surnom de « moutonne au beurre » et je me sers aussi des gros morceaux de cassonade dans la poche cachée derrière la porte.

On s'amuse comme on peut. On ramasse les sauterelles pour les mettre dans le foin et ça fâche mon pèpère Amable avec sa grande moustache; un grand homme au cœur généreux. Je pense que j'étais sa préférée, car j'étais la plus jeune. Je suis heureuse chez mon grand-père à la montagne.

Je me souviens d'une fois où mon frère, pour me faire plaisir, car j'adore les cerises, était monté dans l'arbre pour couper une branche. Il lance la hache et me crie recule ! Comme je ne suis pas trop vite, la hache m'arrive sur un genou, j'ai encore la cicatrice... mais les cerises étaient quand même très bonnes chez grand-père.

Un dimanche, tante Odile, la sœur de mon père, et son mari, mon oncle Mathias Courtemanche, arrivent en voiture. Ils nous apportent des gâteries. Ce jour-là mon grand-père, appuyé sur le cadrage de la porte avec son fusil, tue un chevreuil. C'était son premier.

Je me souviens d'une fois où mon père et moi on s'en allait au bureau de poste et comme il commence à pleuvoir, il me fait cacher dans une « calvette » en dessous du chemin. C'était à peu près ma grandeur, je n'étais vraiment pas vieille. Ça devait être probablement à Val-Barrette.

Vers l'âge de quatre ans, je suis allée avec papa pas loin de chez nous, à la ferme Escobar près du lac Vert à Val-Barette. Une ferme avec une belle maison. C'est Marie-Yvonne Bonami, une cousine de mon père, qui travaillait pour monsieur Escobar. Le chemin de fer passait sur la ferme et il y avait des animaux de race de l'Europe. On avait pris un bon repas et tout à coup on entend un hélicoptère qui arrive, car le boss venait voir son domaine.

Plus tard, j'ai lu un article qui parlait de Jose Gonzalo Escobar et qui disait que c'était un bandit venu se cacher au Québec dans les Laurentides (Val-Barrette) en 1931. La maison sur la ferme a



Voici la photo de mon pèpère Amable Prud'homme. C'était mon pèpère à moi et à personne d'autre. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Carmen Duffy)

passé au feu et je ne sais ce qui reste de la ferme.

Vers la fin de l'été arrive le départ de chez grand-père. Mon grand-père s'en va rester en Ontario



Voici Jose Gonzalo Escobar. En l'espace d'une douzaine d'années, il est passé de général d'armée à révolutionnaire à bandit à consul général du Mexique: pas si mal comme parcours! (Photo gracieuseté – Coll. Wikipédia)

chez sa fille Germaine, la demi-sœur de ma mère. Je n'ai jamais revu mon pèpère Amable. 7n



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

par **Carmen Duffy**

Marie Thérèse Carmen Duffy (3/8)

L'hospice

Nous voilà vraiment orphelins, comme mon grand-père est parti et que mon père travaille toujours dans les chantiers comme « foreman », que faire de ses enfants ? On retourne à Mont-Laurier où l'hospice Ste-Anne nous attend malgré les grandes familles des deux côtés de mon père et ma mère. On part avec tante Odile et papa, ma sœur Florence âgée de sept ans, mon frère Lionel cinq ans et

moi quatre ans. Pour ne pas trop nous intimider, on entre par l'escalier arrière. Sur la galerie, les vieillards se bercent en fumant leur pipe.

Je tiens la main de mon père, on entre à la cuisine et ils nous servent un petit repas. C'est la visite de notre nouvelle demeure. Quand on sort de la cuisine et qu'on entre au réfectoire, il y a des

grandes tables et tous les couverts, assiettes à l'envers placées bien droites. Ensuite le passage qui conduit au parloir quand on aura de la visite.

Quand on entre par la grande porte en avant, la première chose que l'on voit c'est la statue de la fondatrice, mère Marie Youville, très impressionnante. À côté de la classe, c'est la grande salle de jeu pour les petites filles, car on est séparées des petits garçons.

Au sous-sol ce sont les vieillards, au premier étage les femmes âgées. Sur le même étage, il y a une aile où est situé le premier hôpital de Mont-Laurier et une belle chapelle au milieu.

L'autre étage c'est celui des religieuses « les sœurs grises » qui font notre instruction. Les enfants couchaient au dernier étage: les dortoirs des petites filles étaient à gauche et ceux des garçons à droite. Petits lits en rangées très droites, recouverts de beaux couvre-pieds blancs avec une petite fille brodée en bleu.

Il y a aussi la cellule de la sœur gardienne, sœur qui a changé souvent. Nous ne sommes pas très nombreuses à notre arrivée, peut-être une dizaine d'enfants: Budge, Pilote, Paquin, Labelle et nous qui nous appelons Duffy; au début on était gâtées.

Un jour, après la messe lors de la fête Dieu, l'aumônier l'abbé Coté avec l'ostensoir et l'eau



(Photo gracieuseté - SHGHL - Coll. SHGHL L001-S16-SS2-SSS2-D09-P03)



(Photo gracieuseté - SHGHL - Coll. SHGHL B-39-02-006767)

bénite est passé dans tous les appartements de la bâtisse pour la bénédiction et c'est là qu'on a vu le quartier des garçons, leurs couvre-pieds étaient blancs avec un petit garçon brodé en rouge. Tous les étages étaient propres, car il y avait eu tout un ménage pour la fête Dieu.

Malgré le fait que nous sommes dans la même bâtisse, nous ne partageons pas les mêmes locaux que les personnes âgées. On les voit lorsque nous allons à la messe ou de loin à l'extérieur lorsque nous allons aux récréations. Elles se bercent sur les galeries. 20



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Carmen Duffy

Marie Thérèse Carmen Duffy (4/8) Face à la réalité

**Nous sommes toutes habillées pareilles:
petite robe noire avec le collet blanc.**

Ça n'a pas pris de temps que l'orphelinat a été rempli et que les règlements ont changé. Plus de gâtérie, obéissance totale, car le soir en ligne et en jaquette on passe à la cellule des corrections. Je cherche pourquoi la punition, soit tu as parlé quand c'était silence ou tu n'as pas su ton catéchisme...

Tous les matins à six heures, levée en vitesse, car c'est la messe. Le déjeuner au réfectoire où l'on nous sert ce qu'on appelait gruau, mais pour nous c'est de la soupape très épaisse et pleine de gros moutons. Quand ça passe, le cœur te lève, mais il faut le manger quand même. Le cacao brassé avec la peau séchée sur le dessus que nous devons boire, tu as le mal de cœur quand ça passe dans la gorge.

On s'habille toujours en dessous de notre jaquette. On porte de grands bas de couleur beige et lorsqu'ils sont percés, il nous faut faire une belle reprise. Pour les talons, on prend une ampoule électrique qu'il ne faut surtout pas échapper par terre, car elle éclate avec fracas.

Une fois par semaine, on prend une douche en jaquette une vingtaine à la fois, ensuite on passe au peigne fin, l'une après l'autre la tête dans le tablier de la bonne sœur qui trempe le peigne dans l'huile à lampe, car on est remplies de poux, donc on attrape ceux des autres et c'est toujours à recommencer.

Une fois ma sœur Florence va chez tante Odile et se fait friser. Elle était très jolie. Arrivée à l'hospice la sœur la voit frisée, lui fait mettre la tête en dessous du robinet et oblige deux filles à la peigner jusqu'à ce qu'elle ne frise plus.

À l'hospice, j'ai bien aimé deux petites Polonaises. L'une d'elles me prête ses patins et elle me montre deux chansons, une en anglais et une en polonais. Il ne fallait pas se faire prendre à parler en anglais, car c'était la pénitence.

Un jour d'été, on va se baigner à la rivière juste en arrière de l'hospice toutes les petites filles en jaquette. Marie-Laure Labelle coule dans un trou profond, une autre coule à son tour, la sœur arrive à force de nous entendre crier, on fait la chaîne et on en sauve une. L'autre qui s'est noyée a été retrouvée avec un grappin et avec l'aide de l'abbé Coté et de son crucifix. On n'est jamais retournées à la rivière! 7^m



Nous voici 28 fillettes photographées devant la porte principale de l'Hospice Sainte-Anne à Mont-Laurier. Sept jours par semaine, nous portions toutes ce costume noir assorti d'un collet et de poignets blancs. Lors de promenade en ville, nous faisons la fierté des religieuses quand les gens nous observaient. Je suis la 1re à gauche de la 4e rangée. (Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Carmen Duffy)

Voici un reçu de 10\$ daté du 5 avril 1935. C'est un acompte de pension pour les trois enfants de Patrick Duffy à l'Hospice Sainte-Anne. (Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Carmen Duffy)

Mont-Laurier, P. Q.

SOEURS GRISES DE LA CROIX

Hospice Ste Anne

5 avril

1935

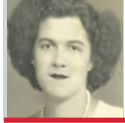
Reçu de *Mr. Patricka Duffy*

la somme de *dix* DOLLARS

pour *acompte de pension*

\$ *10.00*

Le Supérieur



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Marie Thérèse
Carmen Duffy

Marie Thérèse Carmen Duffy (5/8)

La petite aveugle de l'hospice à l'Institut Nazareth

Ma précédente chronique aurait dû commencer par les plus beaux jours que j'ai passés à l'hospice.

La nuit de Noël, les religieuses nous réveillent en chantant « Les anges dans nos campagnes ». À la messe de minuit, le docteur Gustave Roy chante « Minuit, chrétiens ». Les filles entonnent « Les anges dans nos campagnes » et les garçons, « Ça, bergers, assemblons-nous ». J'ai fait ma première communion un jour de Noël. Mon père est venu nous voir. Il nous câline quelques minutes, ma sœur Florence, mon frère Lionel et moi. On était heureux, car j'aimais bien mon père. C'est la fête de Noël, alors nous attendent une bonne soupe au poulet avec des anneaux, un beau beigne avec une boucle de papier frisé rouge, un verre de lait et des retailles d'hostie.

On sait que le carême est fini, car durant quarante jours, on ne mange pas de viande, mais que du poisson. Ensuite, seulement le vendredi, on a droit à un petit carré de beurre! J'ai toujours hâte au prochain vendredi pour le beurre.

Un jour, je vais chez tante Odile, car elle ne reste pas très loin. Comme il n'y a personne et que la glacière est dehors sur la galerie... quel bonheur de plonger le doigt dans la livre de beurre! Je n'en mange pas beaucoup, mais la voisine, mademoiselle Chartrand, me crie: « Je vais le dire

à ta tante ». À ce moment, je me sauve en courant vers l'hospice.


Une autre fois, je suis avec mon amie Cécile Budge. Ma tante m'envoie dans la cave chercher des patates. J'y vais malgré le fait que j'ai peur, car pépère Prud'homme y a entreposé un cercueil (ce cercueil a été donné à un vieillard de l'hospice). Et voilà que ma Cécile tombe dans la cave et se casse une jambe. Il faut dire que ce n'est pas un escalier, mais plutôt une trappe dans le plancher.

Un jour, une petite fille arrive avec sa mère. La maman tire sa petite et l'embrasse en lui disant: « pauvre petit chien ». Nous, toutes surprises de ce nom, trouvons ça drôle. Imaginez... elle est aveugle.

Comme les religieuses ne peuvent la garder et qu'elle a du talent pour jouer du piano, elles organisent un spectacle pour amasser des fonds afin de l'envoyer à l'Institut Nazareth pour les aveugles. Je suis choisie pour chanter « C'était une petite aveugle qui n'avait pas trois ans. Son vieux père était mort. Oh, trop triste moment ».

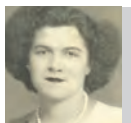
Elles ont vendu des billets dans tout Mont-Laurier et l'événement a eu lieu à la salle paroissiale. La fillette s'appelait Juliette Vaudry. Sur scène, Juliette est dans une petite chaise berçante avec

un beau petit chien noir, pareil comme dans la chanson que je chantais: « Un sac, un chien, un bâton, c'était là tout son bien ». Avec l'argent que les sœurs ont amassé, Juliette prend le train pour l'Institut Nazareth.

Une anecdote concernant cette petite fille? Un jour, ma nièce m'apporta un article de journal concernant Juliette Vaudry. Surprise, elle est violoniste! Ma nièce se souvenait que je lui avais raconté cette triste histoire. 



Patrick avec ses enfants : Florence, Lionel et Carmen. Cette photo est prise en 1939 dans les marches de l'escalier chez tante Odile à Mont-Laurier. (Coll. Carmen Duffy)



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Carmen Duffy

Marie Thérèse Carmen Duffy (6/8)

Ma courte carrière de chanteuse

J'aime beaucoup les religieuses de l'hospice qui nous montrent le chant. Je suis partout dans les séances.

Comme je me nomme Carmen, les sœurs n'aiment pas ça: dans ces années-là, la chanteuse et comédienne Carmen Miranda portait des couleurs vives et parfois un décolleté trop osé à leur goût. Tante Odile est venue régler l'histoire du nom: je suis devenue Marie-Carmen à l'hospice, mais j'ai conservé Carmen dans la famille.

On donne souvent des spectacles, ils ont lieu dans ma classe. Entre le côté des filles et celui des garçons, on ouvre la porte-accordéon de séparation et ça devient notre théâtre. D'un côté les séances et de l'autre les visiteurs.

C'est la fête de l'abbé Côté et le Cardinal Rodrigue Villeneuve, un invité, m'a remarquée. À la fin du spectacle, il m'appelle et me prend sur ses genoux; il m'a sûrement bénie. Je l'embrasse et tout le monde applaudit.

À Noël, c'est la grande affaire. Le spectacle est pour remercier les donateurs qui gâtent ces pauvres orphelins. Plus tard, j'ai montré tous les chants à mes enfants. Faut vous dire que tous les jouets, y

compris les poupées, sont rangés dans une armoire qu'on n'ouvre pas souvent. Cette armoire est dans un local où on va souvent en pénitence. Ma sœur Florence, une fois s'est mise à sortir des jouets et à faire son spectacle avec les poupées en arrière de la vitre. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle y a goûté, encore une fois !


Je me souviens d'une autre fois où je chante habillée en sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avec un bouquet de roses dans les mains, debout devant la Vierge Marie qui tient le petit Jésus dans ses bras. Les seules paroles dont je me souviens sont: « effeuillent une rose en sa fraîcheur ». En avançant vers la Sainte Vierge, je découvre qu'on a fait un ciel derrière, où des petites filles font les anges. C'est rempli de fougères et à la dernière minute Sœur Joseph-Marie me dit: « Tu ne chantes plus ». Derrière l'auvent, cachée par les fougères, une sœur doit chanter à ma place. Je dois seulement faire semblant; ce que j'ai su à la dernière minute.

Les portes s'ouvrent, tout le monde applaudit et le feu d'artifice éclate. Madame Bélanger est à l'orgue. Ma pauvre sœur de chant préférée devient folle en arrière de l'orgue. Elle me fait des signes et chuchote: « Chante pas! fais semblant ». Au



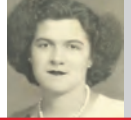
Le Dr Gustave Roy est accompagné de l'abbé Côté, des Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa et du personnel infirmier, devant l'Hospice Ste-Anne de Mont-Laurier. (Photo gracieuseté – SHGHL B-38-06-006634)

lieu de mimer, je continue de chanter. L'autre sœur derrière moi, cachée dans les fougères, chante avec sa voix d'opéra. La bonne sœur de chant met sa main devant sa bouche pour me faire taire. J'ai de plus en plus le trac, puis j'ai envie d'uriner. C'est parti malgré moi.

Quel désastre! C'est là que ma carrière de chanteuse s'est terminée. En même temps que les portes se ferment, la sœur me tire par le bras et me déshabille en vitesse. Le docteur Roy qui assistait au spectacle arrive au même instant. Il me dit: « Va te coucher au dortoir ». Je n'en ai jamais entendu parler, mais j'avais de la peine d'avoir fait ça à ma sœur préférée. Adieu à ma carrière de chanteuse en solo. 



Voici Florence, ma sœur aînée âgée de 14 ans. Je viens tout juste d'avoir mes 11 ans en 1938. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Carmen Duffy)



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Carmen Duffy

Marie Thérèse Carmen Duffy (7/8)

Pas de répit pendant les vacances

À l'hospice Ste-Anne, Florence était très bonne pour faire une déclamation d'une demi-heure sans se tromper. Je me souviens encore d'une fois où le titre était: « Un jour j'aurai mon prêtre ». Tante Odile en avait les larmes aux yeux car c'était son rêve. Son fils Roland est devenu père Oblat à la Baie d'Hudson.



Les Courtemanche: Hervé, oncle Mathias, Père Roland, tante Odile et Lucien. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Carmen Duffy)

Aux vacances, il faut être utile. Je vais avec une sœur pour changer les lits des vieillards. J'ai appris à bien faire les pointes des draps, ça m'a servi pour plus tard. On va au lavoir et je vous dis qu'il y fait chaud. On appelle cela les grosses calandres: deux d'un côté pour mettre les draps dans les séchoirs et deux autres devaient les plier en les recevant. Une chance que je sois assez grande pour qu'ils ne touchent pas par terre.

On lave à genoux les escaliers des cinq étages, ainsi que le plancher de notre salle de récréation. Chacune lave sa lisière et ensuite on applique la cire et là, on peut glisser en bas de laine pour éclaircir le plancher.

Durant les vacances d'été, pour faire la sieste on se couche sur notre manteau directement sur le plancher. Il ne faut pas oublier la collation de deux heures, j'aime vraiment ça. On a droit à une rôtie que les sœurs ont eue en trop le matin et on peut la tremper dans la mélasse. On va à la cuisine pour

aider et lorsque je tranche des tomates vertes, s'il y en a une un peu rosée, je me permets de la manger.


Au réfectoire, on lave et on replace bien la vaisselle. Il y a dans l'armoire une « diche » en aluminium qui contient de la mélasse et du gingembre contre le rhume. Je pense que j'en ai mangé un peu trop, j'ai été malade. Le soir, on prend une cuillerée d'huile de foie de morue. Mille mercis, ce n'est pas bon au goût mais très bon pour la santé. J'aurais dû en faire prendre de force à mes enfants car ils n'aimaient pas cela.

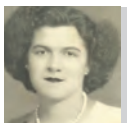
Quand le printemps arrive, on part toutes en ligne suivies d'une sœur, pour prendre une marche. Une fois, comme je suis toujours maladroitte, ou peut-être poussée par celle en arrière de moi, je tombe



Je suis la jeune fille à gauche qui porte un bouquet de fleurs dans ses bras. C'est mon 11e anniversaire en 1938 et ma sœur Florence, juste derrière moi, a invité une dizaine de mes amies de l'orphelinat pour faire la fête chez tante Odile. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Carmen Duffy)

dans un méchant trou d'eau. Je me souviens que c'était devant la buanderie d'Elmer Courtemanche. Elmer me fait entrer à l'intérieur pour me changer

et faire sécher mon linge; il m'a gâtée un peu. C'est le beau-frère de tante Odile, j'avais bien choisi ma place pour tomber ! 



Marie Thérèse Carmen Duffy (8/8)

Enfin réunis

Parfois, je travaille à la cuisine. Un jour, j'entre dans la chambre froide de l'hospice où il y a des chaudières de 30 livres bien alignées. Devinez laquelle est ma préférée? Dans la noirceur, je cherche celle du beurre de *coconut*. Je la trouve enfin et avec les doigts, je me régale: notre dessert, c'est une seule petite cuillerée de confitures de framboises, rien d'autre. Comme il fait noir, j'ai peur de ne pas trouver les portes de la sortie.

On monte les repas des sœurs à l'aide d'un petit élévateur. Les assiettes contiennent de bons pruneaux et des rôties mais lors du service, c'est certain qu'il en manque un peu dans les assiettes.

L'hôpital est au rez-de-chaussée. Ils décident d'opérer pour les amygdales, une dizaine d'opérations par matin. J'espère que c'était nécessaire. On est en quarantaine souvent: rougeole, fièvre, scarlatine. Un matin, je regarde par la fenêtre et j'aperçois une petite fille morte, probablement de la scarlatine, sur un matelas; j'ai crié et ils sont venus la chercher. Par la suite, on n'en entend plus parler.

Florence, plus âgée que moi, travaille à l'hôpital, elle passe les cabarets aux malades. Le Dr Roy la remarque et lui demande de travailler chez lui comme servante. Papa accepte.

Noël approche, j'écris une lettre à mon père qui a acheté une terre à Lac-du-Cerf. Il est guide pour les touristes américains de M. Wester car papa parle bien l'anglais.

Mon frère Lionel est déjà rendu avec lui. Mon père avait décidé de reprendre Lionel car il se sauvait souvent de l'hospice. Il était tannant et en faisait voir de toutes les couleurs aux religieuses.

Maintenant, je suis la seule à l'hospice, alors je demande à papa de me sortir de là. J'approche de mes 12 ans. Je lui écris: « Si tu m'aimes, viens me chercher ». Ainsi à l'été, tante Odile et oncle Mathias qui possèdent une auto viennent me reconduire.

Me voilà sur le chemin de Lac-du-Cerf. Le chemin est étroit et les branches touchent à l'auto. Au milieu, il y a de l'herbe. Je vois les petites maisons et je passe la remarque qu'elles ont seulement des petits carreaux pour fenêtre. Tante Odile me dit: « Pauvre petite, il n'y en aura peut-être pas de fenêtre chez toi ». Qu'importe, je suis heureuse, je vais avoir un chez-moi. Nous voici arrivés, c'est notre maison. Papa est très content de me voir.

Notre maison est faite de pièces de bois équarries à la hache, isolée à la chaux et renchaussée avec




Florence, Patrick, Lionel et Carmen Duffy. (Photo gracieuseté – SHGHL L001-S27-SS4.D-D34-P02)

de la terre. Elle a trois fenêtres et un étage avec pignon.

En entrant, il y a un gros poêle à bois noir qu'on appelle « box stove » avec un chevreuil sculpté sur la porte du fourneau, une pompe à eau et sur la table au milieu de la pièce, la lampe à l'huile éclaire l'escalier. D'un côté de l'escalier, le lit de mon père avec son gros matelas de plume

et de l'autre côté, un lit avec un matelas fait de poches de patates cousues remplies de foin. Mon frère Lionel a dû déménager au deuxième dans le pignon.

Pas longtemps après, Florence apprend que je ne suis plus à l'hospice et elle dit au Dr Roy: « Je m'en vais chez nous ». Comme je suis contente de la voir. C'est la joie, nous voici réunis en famille. 



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Claude Daoust

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)

Au Rapide-de-l'Original (1945-1947) (1/8)

Mes premiers souvenirs de Mont-Laurier sont très vifs. Après un hiver dans le bois, nous voici parmi la civilisation. J'ai 5 ans, ma sœur Clarisse 3 ans et ma sœur Lise quelques mois. Notre famille arrive de Sainte-Anne-du-Lac, où mes parents cultivateurs, Raoul Daoust et Cécile Chalifoux, travaillaient ensemble l'hiver dans un camp de bûcherons. Ils ont vendu leur terre et se lancent dans la restauration au Rapide-de-l'Original, 248 rue du Portage. Le local loué se situe dans le prolongement d'une bâtisse abritant le grossiste Laurin, face à l'hôtel Tinkler. C'est un « light lunch », où on vend aussi tabac, bonbons, liqueur. Plus de 10 clients et la place est bondée. Une merveille de juke-box diffuse les chansons du soldat Lebrun, Paul Brunelle, la Bolduc, Tino Rossi, Luis Mariano, Georges Guétary.

Derrière la bâtisse, au fond du terrain, prospère une des nombreuses « dumps » qui se jetaient alors dans la Lièvre. Dans le temps, il n'y avait pas de collecte de déchets, on jetait tout, tout à la rivière. Cette rivière, en plus de transporter des centaines de milliers de billots, absorbait une quantité monstrueuse de débris partant des égouts et des déchets domestiques jusqu'à la ferraille, voitures, pneus, meubles, matériaux de construction, bref, tout y passait.

Dans le voisinage, je trouve des amis et quelques ennemis. On se fait une cabane sous l'escalier extérieur avec des bouts de bois et des guenilles. Une espèce de « tigresse » de 10-11 ans me crie des noms et me lance des roches (commun à l'époque) dont une m'atteint le bord de l'œil. On voit passer des Indiens, les femmes avec leurs bébés sur le dos. Mémère Aumont fume la pipe et prise2. Au défilé de la Saint-Jean-Baptiste, un géant sur échasses fait grande impression. Des malheurs arrivent: avant ou après le spectaculaire incendie de la quincaillerie Thomas, les jumeaux Boyer meurent, l'un écrasé par une voiture, l'autre quelque temps plus tard noyé dans la rivière. C'est la première fois que je vois un mort (exposé chez lui), et un petit gars de mon âge en plus.

En septembre, piloté par ma gentille voisine Françoise St-Amour, 7-8 ans, je fais mon entrée en 1re année à l'Académie du Sacré-Cœur dirigée par les Sœurs Sainte-Croix. L'odeur de cuir du sac d'école, le coffre à crayons en bois, les cahiers brouillons à deux lignes, lire des Léo et Léa, l'histoire sainte, toutes ces nouveautés m'émerveillent. En 2e année, avec les sous que ma mère m'a confiés pour m'acheter un brassard de confirmation chez Lauzon, je me paye un avion. Cette anecdote véridique appartient à la liste de mauvais coups que j'aurais soi-disant commis



*Restaurant du
Rapide, papa
(à gauche) et
moi enfant.
Sur la vitrine
gauche, on peut
lire: « L'armée
a besoin
d'hommes.
Engagez-vous
aujourd'hui. »*

(Photo gracieuseté
– SHGHL – Coll.
Claude Daoust
(vers 1945))

durant mes premières années scolaires: me pendre après la corde à linge, disloquer l'épaule de Clarisse, marcher sur le parapet du pont Reid...

Note 1: condensé d'extraits du livre Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918): De Brébeuf à

Sainte-Anne-du-Lac, Lise Daoust, 2019. Annexe: Souvenirs de Claude.

Note 2: Priser: aspirer par les narines (de la poudre de tabac). La coutume était assez répandue chez les anciens, ma grand-mère Chalifoux prisait à l'occasion.



Chronique HISTORIQUE

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)

Rue de la Madone et rue Frontenac, 1^{re} partie (1947-1949) (2/8)

En 1947, mes parents font bâtir un immeuble rue de la Madone (angle Brunet), devenant ainsi propriétaires d'un restaurant beaucoup plus grand et mieux éclairé que celui du Rapide. Nous logeons en haut. Par la grille du deuxième étage, Lise crache sur la tête des clients... et on l'encourage. Mais comme il y a une justice en ce monde, je suis affligé de maux d'oreilles et je manque souvent l'école.

En 3^e année, on commence à écrire à l'encre et défense de se servir du nouveau crayon à bille. En 4^e année, le changement est encore plus radical. Je ne retourne pas à l'Académie Sacré-Cœur, l'enseignement aux garçons est donné par les Frères Sainte-Croix dans le soubassement de l'église. J'ai bien apprécié notre professeur, le Frère Bastien, d'autant plus qu'il m'a pris dans la chorale après une audition où il a vanté ma belle voix. Les choristes apprennent aussi à servir la messe. Comme récompense, les Frères nous organisent un voyage à Nominigüe en fin d'année. En attendant l'ouverture de la nouvelle école pour garçons (future Saint-Eugène inaugurée en 1950), les classes sont disséminées un peu partout. La 5^e sera dispensée à l'école du Rapide et l'hiver, pour

raccourcir le trajet d'environ deux kilomètres, on traverse sur la rivière gelée. Dans cette très vieille bâtisse en bois, par grands froids il faut garder bottes et manteaux en classe. C'est là que je me découvre une vive passion pour les jeux et sports: ballon chasseur, drapeau, ballon captif, « allées », et plus tard hockey et baseball.

L'essor que connaît Mont-Laurier à cette époque entraînera un autre changement d'importance dans ma jeune vie. Le Dr Lemieux veut acquérir notre immeuble pour se rapprocher du nouvel hôpital en construction. En 1948, on déménage dans la modeste maison qu'ont fait construire mes parents sur la rue Frontenac. Cette même année nous arrive un bébé à l'automne, que nous appellerons Michel jusqu'en mai-juin 1949. En ce début d'été, toute la province est à la recherche du petit Michel Fontaine qui sera retrouvé mort. Dans le temps on composait des chansons sur des drames. La sienne, « Petit Michel c'est ta mère qui t'appelle », était très connue. Désormais, notre Michel à nous se prénommera Robert.

Papa se lance dans le forage de puits artésiens. C'est le début d'une entreprise qui l'amènera



Restaurant, rue de la Madone, 1947. (Photo gracieuseté SHGHL – Coll. Claude Daoust)

souvent loin à l'extérieur. Il campe alors dans sa tente. Une auto devient indispensable, sa première, une « minoune ». On y embarque pour un mémorable voyage à Sainte-Anne-du-Lac dans le temps des fêtes. Il faut installer des chaînes aux pneus, apporter un lot de couvertures pour ne pas geler, jouer avec le *choke* et *starter*... Au retour, nous tombons en panne en pleine campagne. Papa achètera ensuite un camion jeep Willis flambant

neuf qu'il changera un peu plus tard contre un camion International. La place des enfants est en arrière dans la boîte, pour notre plus grande joie. 21

1 Condensé d'extraits du livre Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918): De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac, Lise Daoust, 2019. Annexe: Souvenirs de Claude.



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Claude Daoust

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)1

Rue Frontenac 2e partie (1948-1952) (3/8)

Sur la rue Frontenac j'ai vécu mes plus belles années d'enfance, qui devaient hélas culminer dans un grand malheur, la mort de maman.

On était une bande d'amis, les Doré, Moreau, Matte, Bilodeau, Marc Dufour, mes cousins Richard et Gérard Daoust. Comme tous les p'tits gars, on construisait des châteaux et des routes dans la terre pour y faire circuler nos camions, on se lançait dans des câbles tendus entre les arbres en se prenant pour Tarzan et chacun y allait de son numéro d'acrobate sur des échelles qu'on avait plantées dans le sol. Avec toutes sortes d'armes de notre fabrication (épées, boucliers, arcs et flèches, « sling-shots », tire-pois) on se livrait avec bravoure des guerres terribles opposant bons cowboys et méchants bandits. Mais un jour, Mme Thoin sort sur son balcon du deuxième étage les bras en l'air et s'écrie : « la guerre est déclarée! La guerre est déclarée! » (c'était la guerre de Corée juin 1950). Apeurés, nous sommes vite rentrés à la maison. Je n'avais d'ailleurs pas « l'instinct du tueur », ont décrété des gars de 15-16 ans qui nous avaient fait enfiler des gants de boxe pour nous apprendre ce sport, chez nos voisins Scott.

Dans la vitrine du magasin Lauzon, un écran lumineux parcouru d'ombres et de neige attire des rassemblements sur le trottoir, c'est la télévision, toute nouvelle merveille. Au crique Bock on pêche des poissons blancs. Les dimanches après-midi d'été, on mange de la poussière, entassés derrière un camion qui nous amène voir le baseball du grand club dans les villages environnants. Mon nouveau barbier, M. Dumoulin, a mis ma coiffure au goût du jour avec une « belle brosse ». À la maison, un frigidaire a remplacé la glacière (soudain j'aime le lait).

Toutes les occasions d'affaires étaient bonnes pour moi et mes amis. M. Hotte du magasin de sport nous achetait nos récoltes de vers de terre et le restaurant Paquin nous troquait des friandises contre des bouteilles vides. Le passage annuel du cirque nous transformait en prospecteurs fébriles du sol à la recherche de toute chose digne d'intérêt et surtout d'argent. J'y ai même figuré une fois dans le numéro dingue d'un cowboy: je devais tenir une cigarette au bout de mon bras et il la coupait avec son fouet! Quelle inconscience!

En septembre pour ma 6e année, j'étréne l'école Saint-Eugène toute neuve. Je m'y plais vite. Je



7e année, École Saint-Eugène, 1951-1952, 2e dans la rangée de gauche. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Claude Daoust)

fais partie d'une équipe de hockey et du corps de clairons. À la maison, on suit le hockey commenté par Michel Normandin à la radio. Les journées de congé l'hiver, les samedis, ne me cherchez pas, je suis sur la patinoire, les pieds gelés, je me vois déjà en compagnie de Maurice Richard.

Par n'importe quel temps, nul besoin de m'envoyer

jouer dehors! À 9 heures du soir la sirène de l'hôtel de ville sonnait le couvre-feu pour les enfants, allez hop à la maison.

1 Condensé d'extraits du livre *Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918): De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac*, Lise Daoust, 2019. Annexe: Souvenirs de Claude. 71



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Claude Daoust

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)¹

Rue Frontenac 3e partie (1948-1952) (4/8)

Mes maux d'oreille me font de plus en plus souffrir. Les traitements que je reçois n'ont pas d'effet. On m'expédie donc sur le train et c'est tante Delphine qui m'accueille à la gare Jean-Talon et m'emmène chez elle rue Jeanne-Mance dans un sombre sous-sol, qui reste associé dans ma mémoire à une odeur de café brûlé et au goût de l'eau tiède de Montréal. Opéré à l'Hôtel-Dieu, endormi au chloroforme, au régime liquide un certain temps,

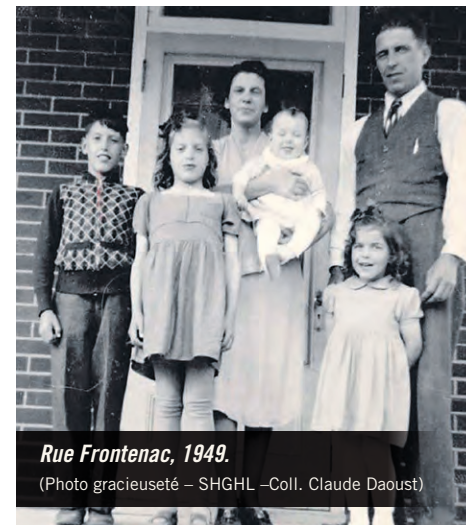
j'avais déjà connu de plus belles vacances, mais me voilà enfin guéri.

À part Delphine et Beth, les deux sœurs de mon père, toute notre parenté habitait dans la région de Mont-Laurier. On se visitait beaucoup. Au jour de l'An, ça se passe chez mon oncle Germain près de chez nous. Avec un p'tit coup dans le nez, chacun y va de sa chanson à répondre: papa se

fait demander « qu'es ça vous fait vous autres... » et « des beaux souliers lilas... », mémère Dault « mon p'tit bossu... », ma tante Laurette « des bines et des oignons... », ma tante Thérèse « califourchon... califourchette... », et ainsi de suite jusqu'au matin, et souvent ça reprenait le lendemain soir.

Bien entendu, la journée du temps des fêtes la plus excitante pour nous les enfants, c'était Noël. Les jours précédents, le Père Noël annonçait à la radio les noms de ceux qui recevraient des cadeaux. Il nommait souvent des Claude et des Lise, mais jamais des Clarisse, pauvres petites. Comme membre de la chorale, je devais assister aux trois messes de la nuit. Suivait le déballage des cadeaux à la maison. Nous étions choyés, entre autres je me souviens: des patins, des jambières, un hockey, bas, chandail, tuque du Canadien, des *Héroult*, une paire de skis qui me durèrent quelques jours.


Toutes les cérémonies importantes célébrées par Mgr Limoges exigeaient la présence de notre chorale: les grand-messes, les offices de la Semaine sainte, les processions, etc. La religion prenait une place considérable dans notre quotidien. À la maison, c'était le chapelet suivi de la prière du soir.



Rue Frontenac, 1949.

(Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Claude Daoust)

Parmi mes autres devoirs d'état (comme on disait alors): la corvée du bois de chauffage et les commissions. Je faisais aussi ma part pour nos animaux domestiques. Je ne peux énumérer tous les chiens et chats qu'on a eus, mais le plus mémorable de tous fut mon Gros-Gris, le chat le plus paresseux du voisinage, étendu devant le poêle, ne se levant que pour bouffer et faire ses besoins. Le soir, avec de l'aide, il venait se coucher sur mes pieds.

¹ Condensé d'extraits du livre *Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918): De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac*, Lise Daoust, 2019. Annexe : Souvenirs de Claude. 



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Claude Daoust

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)¹

Rue Frontenac 4e partie (1948-1952) (5/8)

Le temps de l'insouciance achève 1951. J'ai 11 ans, Clarisse 9 ans, Lise 6 ans, Robert 2 ans, papa 42 ans et maman 37 ans. Papa creuse des puits dans l'Outaouais. Maman est enceinte et les paris sont ouverts, moi c'est un petit frère, Clarisse et Lise une petite sœur. Le 7 mai au soir maman nous envoie chez nos voisins les Moreau pour la nuit. Notre grand-mère Chalifoux reste avec elle à la maison.

C'est le docteur Lemieux qui est censé venir pour l'accouchement. À notre retour à la maison le lendemain matin maman n'est plus là, grand-mère nous apprend qu'elle est à l'hôpital. Entretemps quelqu'un est parvenu à joindre papa, il arrive vers 10h30, grand-maman ne lui dit qu'une phrase: « ELLE EST CHEZ OUELLETTE », j'ai compris, je sais ce que signifient ces mots, ça veut dire MORTE, soudain j'ai mal au ventre. Je suis tombé dans une sorte d'état second. Je me rappelle l'exposition au salon funéraire Achille Ouellette, l'afflux des visiteurs, et parmi eux mes camarades de classe.

Une pluie fine tombait le 10 mai au matin alors que nous suivions le corbillard du salon à l'église, puis jusqu'au cimetière pour l'enterrement. Ce sont des moments chargés

d'émotions, mais à 11 ans on est un peu inconscient et on ne vit que l'instant présent, on ne pense pas à l'avenir. C'est seulement plus tard que je prendrai la mesure de cette perte.

Notre nouveau petit frère, baptisé André, est adopté par tante Thérèse et oncle Cléophas qui seront bien bons pour lui. Après une période d'instabilité à la maison, la vie va pouvoir reprendre comme avant ou presque grâce à notre grand-mère Chalifoux qui vient s'y installer. Elle avait toujours été très proche de sa fille et de ses petits-enfants, nous l'aimions beaucoup. J'entreprends ma 7^e année à l'école Saint-Eugène. Mais la tâche d'élever quatre enfants était lourde pour une femme âgée au cœur malade. Au printemps de 1952, après une « crise de cœur », elle s'en retourne chez elle à Sainte-Anne.


On devra quitter notre maison vers le mois de mai, chacun avec une grosse malle. Nous finirons l'année scolaire pensionnaires, mes sœurs à l'École normale, Robert et moi chez des demoiselles qui tiennent une maison de pension dans un autre quartier de la ville. Avec le recul je crois que c'est dans ce court laps de temps que je suis passé de l'état d'enfant à celui d'adulte. L'ambiance y était très rigide.



Rue Frontenac, 1950. (Photo gracieuseté – SHGHL Coll. Claude Daoust)

En dehors des repas, pris en silence, j'étais confiné avec Robert dans notre chambre. J'avais en plus de grosses gales sur le corps mais aucune dans le visage de sorte que personne ne s'est aperçu que j'avais attrapé la varicelle (j'en ai reconnu les images sur internet). Le plus désolant je ne voyais

plus mes amis. dclaude079@gmail.com

¹ Condensé d'extraits du livre Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918): De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac, Lise Daoust, 2019. Annexe: Souvenirs de Claude. 



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Claude Daoust

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)¹

À l'hospice (été 1952) (6/8)

Juin 1952, j'arrive avec ma valise à l'hospice (aujourd'hui CHSLD Sainte-Anne) en même temps que mes sœurs et Robert. Elles vont y demeurer encore trois ans, tandis que Robert et moi y passerons seulement les vacances d'été. Ni lui, à 3 ans, ni moi, qui dois monter en 8e année, n'étions de fait admissibles dans cette institution des Sœurs Grises, qui hébergeait des vieillards, des

vieilles, et des orphelins ou enfants « illégitimes » du primaire.

L'hospice était un bâtiment familier de notre voisinage immédiat, sa cour jouxtait la nôtre rue Frontenac. Qui m'eût dit qu'on m'y enverrait un jour? Je vais découvrir la vie qu'on mène dans ses murs. En dehors des heures de jeux, le silence



Hospice, vers 1954, Lise à gauche 3e rangée. (Photo gracieuseté – SHGHL – Coll. Claude Daoust)

est de rigueur partout. Certaines routines me paraissent étranges. Ainsi, la façon de faire sa toilette sans se dévêtir exigeait qu'on se passe la main à l'intérieur du pyjama avec force contorsions tout en suivant une chorégraphie bien réglée devant des éviers grands comme des baignoires. Cela s'appelait « suivre les commandements » dictés par la surveillante: trempez votre débarbouillore, savonnez-la, lavez-vous le front, le nez, ainsi de suite jusqu'aux orteils, en passant par « la partie foncière avant », « la partie foncière arrière » et pas question de s'attarder à cet étage. Une fois par semaine on entrait dans la douche commune six ou sept à la fois, revêtus de chasubles grises en gros coutil. Un peu imperméables au début, elles pesaient une tonne d'eau à la fin. La plupart des religieuses étaient gentilles à une exception près, Mère Jean-de-la-Passion, la responsable des garçons. Une scène que je n'oublierai jamais: après avoir fait mettre au milieu de notre cercle un petit gars de 5-6 ans qui mouillait assez souvent son lit, elle l'a battu pour faire un exemple.

Malgré tout, je n'ai pas trop mal vécu ces vacances, grâce sans doute au phénomène de groupe et aux « privilèges » conférés aux plus vieux. C'était l'année du Congrès eucharistique, j'ai participé à la décoration de l'édifice Sainte-

Anne et à différentes petites corvées sur le site du reposoir. Aussi, servir des messes à la cathédrale et au séminaire me permettait de sortir et de gagner quelques sous (remis à ma sœur titulaire).

Casser maison avait bouleversé nos vies. Durant ce séjour à l'hospice, je fus témoin d'une scène douloureuse. Souvent sollicité pour faire des courses à l'interne, un jour, dans un passage, je rencontre une jeune fille qui, tout éternée, m'interpelle en me disant « au parloir il y a un monsieur qui pleure » et comme le parloir est ceinturé de vitres j'y reconnais la directrice avec mon père. C'était la première fois que je voyais mon père pleurer. Discrètement j'ai continué mon chemin mais avec le cœur gros.

Bientôt Robert sera accueilli par deux familles voisines de chez nous qui vont très bien s'occuper de lui: d'abord les Dufour pendant une année, puis les Latreille les quatre années suivantes. Quant à moi, c'est le séminaire qui m'attend.

¹ Condensé d'extraits du livre *Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918): De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac*, Lise Daoust, 2019. Annexe : Souvenirs de Claude.



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Claude Daoust

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)1

Au séminaire (1952-1955) (7/8)

J'entre au séminaire en septembre 1952. Comme je venais de passer l'été pensionnaire à l'hospice, je n'étais pas trop dépaysé, mais l'auguste institution m'en imposa par sa taille et son site en hauteur. J'y ferai les trois premières années du cours classique. Côté académique je me maintenais dans le premier tiers de la classe. J'aimais toujours autant jouer et pratiquer des sports. Assister à des spectacles et produire le journal de la classe comptent parmi les activités que je me rappelle avec plaisir. J'avais de bons amis et quant aux Pères, plusieurs me furent sympathiques, d'autres moins, notamment un directeur de conscience qui s'acharna après mes vacances d'été à me faire avouer des péchés d'impureté avec des filles que je n'avais pas commis (hélas!). Le dortoir fut le théâtre des incidents qui me valurent deux notes de très mauvaise conduite. Un soir mon compagnon de droite s'empara du revolver-jouet que je gardais dans ma valise et ne se doutant pas qu'il était chargé d'un pétard fit partir un coup. Le surveillant accourut dans tous ses états et confisqua l'objet sur-le-champ. Une autre fois je lançai mon verre d'eau à mon voisin de tête de lit qui m'aspergeait de pichenottes chaque soir. Au lendemain de ces événements, je fus convoqué au bureau du préfet de discipline, lequel n'avait rien de bon à me dire


malgré mes explications. Comme on voit, pareil aux enfants d'aujourd'hui, ce n'était pas vraiment de ma faute, quelle injustice!

C'est au séminaire que je devais réaliser pleinement tout ce que j'avais perdu depuis mon enfance choyée dans une famille aimante. L'état de mes vêtements me gênait. J'avais tendance à marcher les bras croisés pour cacher avec mes mains les coudes déchirés de mon blazer (sur la photo d'école je porte celui d'un ami). Avec mes genoux dans le même style que les coudes, pas étonnant que j'aie trouvé sur mon lit un soir deux belles paires de pantalon, don anonyme d'un étudiant plus vieux envers qui j'éprouve encore de la gratitude. Aux vacances de la Toussaint et de Pâques nous étions une petite dizaine d'élèves à ne pas aller dans leurs familles, imaginez nous avions le grand collège à nous tout seuls! J'ai eu du parler peut-être cinq fois en l'espace de trois ans et je n'y tenais pas trop. Lorsque j'entendais mon nom dans les haut-parleurs mon cœur se serrait non pas de joie mais de la peur d'un malheur. À deux reprises mon oncle Léopold m'a rendu visite et donné 2\$. Avec cet argent je m'achetai crayons et cahiers à la procure, et s'il m'en restait je me payais des petites gourmandises à la cantine, mais



Dortoir du Séminaire. (Photo SHGHL – Coll. Claude Daoust)

ça pouvait s'étirer sur des mois je remettais mon plaisir de jour en jour. Au nombre des expériences formatrices de ces années de collège, il y aura eu bien malgré moi cet état de manque, qui m'aura appris l'humilité et rendu sensible à la détresse des plus démunis.

1- Condensé d'extraits du livre Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918): De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac, Lise Daoust, 2019. Annexe: Souvenirs de Claude. 

Noël d'autrefois: faire boucherie

COLLABORATION SPÉCIALE CAROLE BONAMI
redaction@inmedias.ca

Nous sommes dans la quinzaine de décembre, par une journée ensoleillée et froide. Nos grands-parents nous invitent à leur tradition familiale à faire boucherie, ce qui consiste à tuer deux ou trois porcs bien engraisés dans l'année. Les tâches sont bien partagées; les hommes s'occupent des bêtes à l'extérieur et les femmes à recevoir les parties de viande découpées. Nous, les cousins, cousines, jouons dehors en attendant la scène qui nous intrigue toujours.

Depuis très tôt ce matin, grand-papa et oncle Marcel s'affairent dans l'étable. Lequel des porcs sera sacrifié le premier? En voilà un de choisi, oncle Roger aidé de papa lui attache les pattes de devant et de derrière, le couchant sur le flanc pour le maîtriser, papa s'agenouille au côté et lui transperce la gorge. Tante Jeanine est prête pour recueillir le sang dans un grand chaudron et une cuillère en bois. Le sang doit être battu vivement pour ne pas qu'il coagule.

Dehors, oncle Julio et oncle Lucien répandent de la paille sur la neige tassée. On dépose la bête dessus, morte et évidée, grand-père gratte une allumette, allume le feu qui sera de courte durée, l'instant de faire brûler les poils sur la peau. Un coup fini, la bête est montée sur un brancard pour être nettoyée. Ils l'arrosent avec des seaux d'eau froide, le frottent et le savonnent avec le savon du pays. Un coup bien asséché, papa lui passe la fine lame de son couteau, grattant tout brin de poil et de noir restant.

Dans la maison, le poêle chauffe à tout rompre, tante Rita le bourre de bois à son goût, il ne faut pas manquer d'eau chaude en cette journée!

Les joues en flamme, nous entrons en se chamaillant à qui seront les premiers à jouer au « Pitch ». Dans la cuisine, nous sommes attirés par les cuves d'eau dans le centre de la pièce où gisent les boyaux et la voix de tante Jeanine nous demandant de l'aider à souffler, à l'aide d'un sifflet, les boyaux! La vérification sera longue, car aucun de nous n'a envie de l'aider! Au comptoir, tante Denise pleure à chaude larme, elle prépare dans un gros chaudron la tête avec de l'eau, des épices et de bons oignons, le plus jeune des frères l'appelle « la braillarde »!

La course reprend de plus belle, nous voulons bien être calmes, mais les pieds nous démangent. Oncle Marcel est de la partie, il lance la queue grillée sur nous les filles, nous crions en courant, la petite dernière, Marie, trébuche dans le seau d'eau, répandant tout le contenu sur le plancher! Ça arrête les bouffonneries tout d'un coup, tante Carmen sermonne son frère Marcel en lui disant: « Marcel, tu es assez grand, tu devrais être le plus sage. Amène-les tous dans ta chambre et conte leur une histoire »! Les yeux nous illuminent...

L'après-midi tire à sa fin. Elle a passé tout de même assez vite et nous a calmés. Grand-maman profite de son four bien chaud pour cuire une grosse omelette et au côté un bon pouding à la rhubarbe de maman! Que ça sent bon dans la maisonnée! Nous savourons ce bon repas en racontant l'histoire du petit cochon à la queue en tire-bouchon.

Après le thé et les jasettes de nos parents, nos mères desservent et nettoient la table pour recevoir les pièces de viande, les découper et les distribuer à tous sous supervision de grand-maman pointilleuse sur la grosseur: « pas trop gros les rôties et laissez une bonne couenne de lard dessus » de répéter celle-ci! Que ce sera bon ces cretons, ces saucisses en coiffe, ce boudin, ces tourtières et la tête fromagée!



Une version complète de ce texte est disponible sur la page Facebook de La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides. (Photo Pixabay)



Chronique HISTORIQUE



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

de Claude Daoust
redactionin@inmedias.ca

Mes jeunes années à Mont-Laurier (1945-1955)¹

Rue du Pont (été 1953) et Notre-Dame-du-Laus (étés 1954, 1955) (8/8)

Après Éléments latins (équivalent de la 8^e année), je passe l'été chez mon père, rue du Pont où il tient maintenant un magasin de surplus de guerre. Je soupçonne qu'il a une blonde. Ce sont des vacances bien tranquilles. Il m'amène parfois à Montréal chez ses fournisseurs juifs de la rue Saint-Laurent. Nous sommes aussi sans doute allés à Sainte-Anne-du-Lac chez ma grand-mère Chalifoux qui garde mes sœurs pendant la même période.

Pour les vacances d'été de 1954 je me retrouve inexplicablement à Notre-Dame-du-Laus chez oncle Wilfrid et tante Jeanne. Je serai très content d'y retourner à l'été de 1955. Mes huit cousins et cousines s'appellent par des surnoms, c'est la coutume ici, j'y serai le frem ou grand frem. Je suis fier de faire équipe avec mes cousins qui travaillent à la boulangerie de leurs parents. Levés au milieu de la nuit, nous y avons chacun des tâches adaptées à notre expérience du métier. Tout se passe dans la bonne humeur et la deuxième année je touche même un petit salaire. À la salle de pool du village je commence à fumer comme tout le monde. Yoland (le grand fieu) et Gaétan (color) jouent dans l'équipe de baseball locale, j'assiste aux matchs enlevants qu'ils disputent avec les villages voisins. Le matin des noces de Gisèle (la gi) en se rendant à l'église je suis sur le marchepied du camion, color qui est au volant met brusquement les freins et je me retrouve étalé sur le gravier, je ne suis pas blessé mais pire mon habit! Un bel habit neuf cadeau de mon oncle. Ma tante dira « mon pauvre ti-garçon », le mariage aura lieu

quand même et tout le monde fêtera. C'est la vie.

Que se passe-t-il à la fin de l'été 1955? Je ne peux me rappeler si mon père m'a demandé « Veux-tu retourner au collège ou commencer à travailler? » Ou si je lui ai dit « Je ne veux plus aller au collège j'aimerais mieux travailler ». Nous étions si peu communicatifs l'un et l'autre que cette conversation n'a probablement pas eu lieu. Je ne suis même pas certain qu'un tel questionnement nous ait traversé l'esprit. L'Œuvre des vocations contribuait au financement de mes études, mais papa devait verser de son côté tant par mois (35,00\$ + 5,00\$ si je prenais du lait?). Il avait aussi sans doute à défrayer les pensions de ses trois autres enfants placés, ne serait-ce qu'en partie. De toute façon mes études se sont terminées là (en méthode) soit 10 ans de scolarité. Papa travaille alors pour une entreprise de puits artésiens de Saint-Eustache et pensionne chez sa sœur Delphine à Ville Saint-Laurent. Je m'en vais vivre avec eux et me chercher un emploi dans la grande ville avec son aide.

C'est ainsi que je quittai Mont-Laurier pour n'y plus revenir autrement que comme touriste en vacances, toujours avec émotion. À 81 ans, je suis plus nostalgique que jamais de ces lieux qui m'ont vu grandir.

¹ Condensé d'extraits du livre Sara Labelle (1888-1962) et Ambroise Chalifoux (1877-1918) : *De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac*, Lise Daoust, 2019. Annexe : Souvenirs de Claude. ²ⁿ



Gaston, Gaétan et Claude. (Photo SHGHL – Coll. Claude Daoust)